



L'EMPREINTE DU VERTIGE
ANGÈLE BAUX GODARD / CLÉMENT GOETHALS
CIE FACT

Prix Maeterlinck de la critique 2019 – Meilleure autrice

« Le vertige, c'est autre chose que la peur de tomber. C'est la voix du vide au dessous de nous qui nous attire et nous envoûte, le désir de chute dont nous nous défendons ensuite avec effroi. »

Milan Kundera

L'EMPREINTE DU VERTIGE - ÉQUIPE

MISE EN SCÈNE, SCÉNOGRAPHIE

Clément Goethals

JEU, ÉCRITURE

Angèle Baux Godard

JEU ET CRÉATION SONORE

Jérémy David

CRÉATION LUMIÈRE

Amélie Géhin

CRÉATION COSTUME

Marine Vanhaesendonck

ASSISTANAT SCÉNOGRAPHIE

Hélène Beutin

Nathalie Moisan (stagiaire)

CHARGÉ DE PRODUCTION

François Gillerot

CO-PRODUCTION

Cie FACT

Théâtre des Martyrs

Le Rideau de Bruxelles

La Coop, Shelter Prod

AVEC LE SOUTIEN DE

Tax Shelter.be, ING, du Tax-Shelter du Gouvernement
fédéral de Belgique

La Comédie de l'Est / Colmar / France

Le Théâtre de Doms / Avignon / France

Le Théâtre du Peuple / Bussang / France

DIFFUSION

Claire Alex

A travers un road-trip fantastique, le texte d'Angèle Baux Godard nous aspire dans un récit de l'intime. En donnant la parole à Elisa, elle dresse le portrait d'une anti-héroïne du féminin, perdue, ignorante, combative.

La jeune femme, sur la route, percute de plein fouet une panthère. Le choc, tel un effet boomerang, fait jaillir son passé. Il ne lui est plus possible de rentrer chez elle où on l'attend. Elle file tout droit, non pas pour fuir mais pour comprendre et s'approprier un corps qui lui est étranger, inconnu. A coup de flash-backs, nous sommes embarqués dans un périple de la blessure à la résilience.

Telle la panthère laissée gisante sur le bord de la route, elle revient à la vie.

Enfance et adolescence, médecins et compagnons : ces souvenirs et voix livrent un récit du corps, questionnant les tabous de la sexualité féminine et une pathologie souvent tue par ignorance - le vaginisme. Accompagnée par un musicien à l'oreille attentive, ami imaginaire de sa quête, elle fait sauter ce qui verrouille son corps et ses désirs. Parce que les mots n'arrivent ni à être dits, ni à être écoutés, L'EMPREINTE DU VERTIGE s'attache à dynamiter méthodiquement les clichés dans lesquels la sexualité est toujours emprisonnée.

Par la fiction, l'auteure pose la question qui l'agite : Comment est-ce possible qu'en 2018, tant de femmes soient encore muselées, muselant par ricochet les hommes qui les accompagnent, les aiment, les admirent, les soutiennent, les fuient?

Entre musique, texte et mouvement, L'EMPREINTE DU VERTIGE est l'histoire d'un sursaut de vie.



NOTE DE L'AUTEURE - ANGÈLE BAUX GODARD

J'ai écrit L'EMPREINTE DU VERTIGE parce qu'un jour ma propre histoire a rencontré celle d'un million de femmes. Victime d'une pathologie méconnue du grand public et d'un acte pédophile, j'ai passé mon adolescence dans le silence et le combat pour trouver la paix et la joie. Au cours de ces années, ma langue s'est déliée et mes oreilles se sont ouvertes. Découvrir l'immense banalité de mon histoire, le nombre considérable de sœurs de chagrin me mit la plus grande claque de ma vie.

Le vaginisme dont j'étais atteinte n'était pas un mal extraordinaire dont j'avais hérité par je ne sais quel hasard morbide. Non, le vaginisme était partout, plus ou moins violent, plus ou moins caché, plus ou moins connu. Je prenais conscience de l'immense tabou que constitue la découverte sexuelle et le développement d'une intimité.

Comment est-ce possible de vivre dans une société de l'ultra-communication et que certaines femmes ne connaissent même pas le nom du mal dont elles sont atteintes? Comment est-ce possible qu'en 2018, tant de femmes soient encore muselées, muselant par ricochet les hommes ou les femmes qui les accompagnent, les aiment, les admirent, les soutiennent, les fuient?

Dès lors, de quoi héritons-nous? Que désirons-nous transmettre?

Ainsi est née Elisa, héroïne de L'EMPREINTE DU VERTIGE, avatar de ma vie, messagère de ma révolte, dénonciatrice du scandale. Il fallait donner corps à cette voix et la faire résonner dans les oreilles de ceux qui ne savent pas, ceux qui ont peur, ceux qui se taisent et de tout un chacun.

Parler du vaginisme n'est qu'un prétexte.

Parler de sexe n'est qu'un prétexte.

Parler de sexualité est compliqué, d'autant plus lorsqu'il s'agit de sa découverte. Parce qu'il existe une multitude de tabous à ce sujet nous rendant honteux sous la pression de la performance, de la perfection, de la soi-disante liberté sexuelle.

Parce que dans l'adversité de ces tabous, la dépression ne rôde souvent pas loin. Parce que la résilience est possible.

Parce que les chiens peuvent faire des chats. Parce que la fatalité n'existe pas sauf dans notre mortalité.

L'EMPREINTE DU VERTIGE, c'est l'histoire d'une résilience possible, d'un sursaut de vie.

LE TEXTE

Comme une métaphore du parcours de vie d'Elisa, le voyage dérive vers un chemin épique et poétique se déréalisant progressivement.

Le texte est donc construit sur trois lignes de narration ou d'espace temps:

Le temps réel du road trip d'Elisa: du coucher du soleil à son lever, la nuit devient le décor fantasmagorique de son voyage.

Le temps du souvenir: le parcours identitaire, marqué par une « crise de mâchoire » incompréhensible. Le fil de son adolescence se déroule entre joie, colère, mélancolie, bêtise.

Le temps suspendu: parce que les souvenirs de l'enfance sont indicibles, la comptine et la poésie prennent le dessus. De manière subliminale, une sorte de refrain met en scène Sal, un « grand » fascinant, bourreau présumé et Elisa enfant.

Elisa est accompagnée par l'Autre, musicien-batteur tout au long de la pièce. Sa présence est à la fois le symbole de l'altérité mais aussi plus généralement le monde extérieur d'Elisa. Comment en entrant en lien avec l'autre peut-elle faire de ce monde extérieur en partie le sien?

La présence d'un musicien dans le texte parle d'Elisa. Elisa préfère danser que parler. La batterie, instrument percussif dévoile sa pudeur: parler sur de la musique est plus facile que dans le silence.

La batterie, instrument du rock, accentue l'univers du road-trip. Elle évoque l'Amérique, la jeunesse, la liberté, le danger. On pense à THELMA ET LOUISE de Ridley Scott, SAYLOR ET LULA de David Lynch, BOULEVARD DE LA MORT de Quentin Tarantino. Choisir un homme pour être au côté d'Elisa et parler d'un sujet, en apparence, féminin met en exergue la question du masculin sous-jacente.

Et tapie dans un coin, une panthère rôde...

La présence de la panthère est discrète mais essentielle. Pendant tout le voyage d'Elisa, une panthère la suit, la surveille ou la détourne. Qui est cette panthère ? Pourquoi est-elle là ? Comme un trou noir infini, l'animal est le lieu de toutes les projections : le danger, le fantôme, le protecteur, le miroir. Comme l'altérité nichée à l'intérieur de nous-même, celle-ci perturbe le voyage autant qu'elle le provoque.

Accompagnée par deux aides à l'écriture, mon travail a tout de suite débuté dans la collaboration et la confrontation. J'ai réuni, au fur et à mesure du travail, une équipe pour m'accompagner dans cette création.

L'entièreté de cette équipe a été choisie pour leur correspondance artistique avec le projet et leur compétence professionnelle. Mais aussi parce qu'ils représentent, pour moi, les différents angles d'attaque possibles du projet : l'enfance, la pudeur, l'engagement féministe, l'hypersensibilité.

Il me semblait important pour éviter la « petite histoire » de réunir des personnalités très différentes afin de construire ensemble un spectacle porté sur l'universalité du propos.

La pièce est une partition pour une actrice et un musicien qui met au centre la parole et la pulsation.



NOTE DU METTEUR EN SCÈNE - CLÉMENT GOETHALS

Lorsque Angèle m'a proposé de mettre en scène son texte, j'ai tout de suite été bouleversé par l'histoire d'Elisa, personnage terriblement complexe et pourtant si reconnaissable. Je sentais à travers elle une potentialité de projection, de questionnement, de tendresse d'une actualité folle.

Solaire, ridicule, tendre et révoltée, Elisa est un ouragan en quête de sens à sa vie. Tour à tour enfant, ado, femme, mère, amie, fille, compagne... Elisa devenait à mes yeux le mythe moderne d'une femme blessée combattant avec ses propres armes les tabous et les idées reçues d'une société en déclin et toujours autant misogyne.

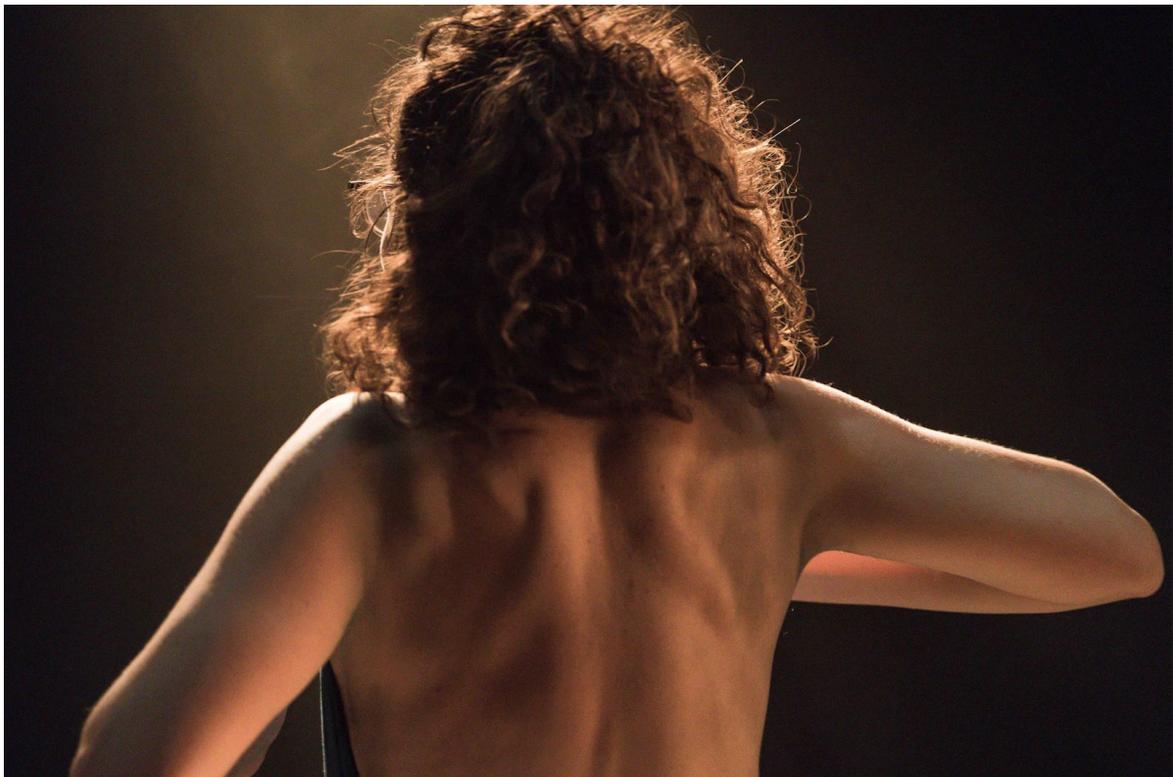
Les questions de la transmission, du développement identitaire sont des sujets qui me traversent depuis longtemps. Les rencontrer au sein d'une écriture forte, à la fois rock'n'roll et poétique, dans un univers à la théâtralité brute et onirique, m'a saisi.

Le texte d'Angèle, écrit comme un road trip, métaphore d'un trajet intime, révèle une nécessité poétique. Il ne m'intéressait donc pas de penser ce spectacle de façon réaliste, mais plutôt de travailler sur fond d'évocations fantasmagoriques.

Le premier geste fut de réunir tous les personnages de L'EMPREINTE DU VERTIGE en un seul : Elisa. Leur profusion (médecin, copines, mère, professeur, fille) dans le corps même d'Elisa traduit sa quête identitaire, sa perte, son angoisse.

Puis est apparue la question de L'Autre, personnage muet, présence multiforme. L'Autre, à l'identité floue. Est-il "les hommes" ? Quels hommes ? L'agresseur ? L'amoureux ? L'ami ? Le père ? Ou tout simplement l'altérité ? Il oscille à travers toutes ces évocations. Par la présence du musicien polyvalent sur scène, la rencontre et le rapport entre L'Autre et Elisa pouvaient exister au plateau, entre dangerosité et salvation. Ils se tournent autour, à la fois figures sensuelles et allégories ancrées dans le quotidien.

Pour ce qui est de l'esthétique, je souhaitais rester dans le double trajet road trip/introspection, prolonger l'onirisme et l'évocation en contraste avec une prise de parole concrète et explosive.



« La panthère me laisse à l'orée du bois. Je retrouve la nationale où j'avais laissé ma voiture fumante.
Je me remets au volant et tente, de nouveau, de démarrer mais rien n'y fait.
Je reste un moment immobile devant mon volant, inerte. Mon cerveau se vide de nouveau. Je ferme les yeux et replonge, la tête en avant, comme une autruche. »

BIOGRAPHIES



Angèle Baux Godard (auteure et interprète de L'EMPREINTE DU VERTIGE)

Angèle suit le cursus interprétation dramatique à l'Insas. En 2012, elle finit sa formation avec la production ANGELS IN AMERICA de Tony Kushner sous la direction d'Armel Roussel. Depuis 2012, elle travaille avec Antoine Laubin sur la création du RÉSERVISTE de Thomas Depryck et dans IL NE DANSERA QU'AVEC ELLE. Lors de la saison 2014-2015, elle travaille avec David Strosberg sur PETITES HISTOIRES DE LA FOLIE ORDINAIRE de Petr Zelenka. Elle se produit, ensuite, seule en scène, dans EL KOUDS de Réhab Méhal. En 2015, elle devient pour une saison, la comédienne associée au Théâtre du Peuple.

Sous la direction de Vincent Goethals, elle joue dans WILLIAM'S SLAM de Marie-Claire Utz ainsi que dans LADY FIRST de Sedef Ecer. Artiste soutenue par la compagnie F.A.C.T, elle joue sous la direction de Jean-Baptiste Delcourt dans PAR LES VILLAGES de Peter Handke. Elle collabore étroitement avec Clément Goethals autour de L'EMPREINTE DU VERTIGE, ainsi que sur le plateau dans TRACES D'ÉTOILES de Cindy Lou Johnson, projets présentés aux Estivales 2017 du Théâtre du peuple. Elle joue au Fêtes Nocturnes de Grignan 2018 dans NOCES DE SANG de Garcia Lorca mis en scène par Vincent Goethals. Elle continuera sa collaboration avec Clément Goethals avec la création de L'EMPREINTE DU VERTIGE et de CARNAGE lors de la saison 2018-2019.



Clément Goethals (metteur en scène et scénographe de L'EMPREINTE DU VERTIGE)

Clément Goethals s'installe à Bruxelles en 2009 et achève sa formation à l'INSAS en 2013. En parallèle, il suit régulièrement des productions en tant qu'assistant à la mise en scène (Armel Roussel, Frédéric Dussenne...). Clément participe en tant qu'acteur en 2012 à la création de ANGELS IN AMERICA de Tony Kushner au Théâtre National, mis en scène par Armel Roussel. Il crée son premier spectacle : TOUT CE VIDE ME BOURRE LA PANSE au Festival Premier Acte en 2013. En 2014, il joue dans CATALINA IN FINE de Fabrice Melquiot, mis en scène par Vincent Goethals au Théâtre du Peuple de Bussang, assiste David Strosberg à la mise en scène et joue dans PETITES HISTOIRES DE LA FOLIE ORDINAIRE de Petr Zelenka, et joue dans LE GARÇON DE LA PISCINE de

Salvatore Calcagno, créé au Théâtre des Tanneurs (nommé «meilleur espoir masculin» - Prix de la Critique 2015). En 2015, il intervient dans ONDINE (DÉMONTÉ!) de Armel Roussel. En 2017, il joue dans TABULA RASA (une création de Violette Pallaro au Théâtre National), TRACES D'ÉTOILES de Cindy Lou Johnson (co-mise en scène avec Angèle Baux Godard et Jean-Baptiste Delcourt au Théâtre du Peuple), VENTRE de Steve Gagnon au Théâtre Saulcy de Metz mis en scène par Vincent Goethals. Côté mise en scène, sa seconde création dévoile un cycle autour de la jeunesse, ses aspirations, ses velléités, ses rêves. ET LA TENDRESSE ? en est le premier volet, inspiré de l'œuvre d'Evelyne de la Chenelière (création 2016 - NEXT ArtsFestival). Actuellement, il travaille sur deuxième volet : CARNAGE (création 2019-2020). Le troisième volet : BILLIE ET GAVRIIL sera présenté à Bruxelles lors de la saison 2020-2021. Clément co-crée en février 2014 la compagnie F.A.C.T avec François Gillerot, Aurélien Labruyere et Jean-Baptiste Delcourt. Ensemble, ils préparent leur première création collective pour 2021-2022 : EN ATTENDANT L'ENNEMI.



Jérémie David (comédien et musicien dans L'EMPREINTE DU VERTIGE)

Jérémie David est électrotechnicien, musicien, musicien pédagogue, régisseur son et vidéo. Après des études en Génie électrotechnique, il intègre en 2003 la formation Promusica (Vaucluse - FR) et y obtient son DEM spécialité Batterie et un DEUG en Musicologie en 2006. Il parfait son apprentissage au côté de grands batteurs tels que Dom Famularo, Bruno Castellucci ou encore avec les réseaux TAMA et HGT. En 2008, il monte et dirige un atelier de création en Musique actuelle au sein du lycée des Iscles à Manosque, Alpes de hautes Provence. Pour continuer à développer son travail pédagogique en lien avec la musique, en 2012 il étudie les méthodes d'apprentissage

par expérience du réseau pédagogique HGT. Dès lors, il donne régulièrement des cours de batterie. Pour compléter sa formation et son champ de compétence, il suit la formation Raindance (scénario, réalisation, production, esthétique et langage du cinéma). Aujourd'hui, il exploite ses compétences dans différents projets. Depuis 2010, il est le batteur du groupe The Dirty Dash Brothers, en 2015 il assure la direction technique d'un lieu de résidence d'artiste (Probedones d'Abaigt), en 2017 il commence l'accompagnement de groupes émergents et assure au sein de la structure Orgazic la programmation musicale et la régie son des événements au bar du Matin à Bruxelles. Aussi, depuis 2018, il commence à travailler dans des projets théâtraux: en tant que musicien et comédien dans L'EMPREINTE DU VERTIGE, ainsi que dans REJOIGNEZ-TOA en tant que compositeur, comédien et technicien. Il est appelé comme régisseur et créateur son pour le spectacle de cirque SANCTUAIRE SAUVAGE du Collectif Rafale. Parallèlement, il crée des projet musicaux avec des comédiens autour de la poésie, entre autres.

EXTRAITS DE PRESSE

LA LIBRE - Marie Baudet - 14.03.2019

"Fragile, forcément fragile puisqu'il remonte à la blessure originelle, le spectacle recèle cependant une force immense, organique, tellurique. La mise en scène de Clément Goethals, toute en précision et en énergie, canalise et galvanise celles des deux protagonistes. Poétique, voire onirique, mais aussi rock et brut, L'Empreinte du vertige est une traversée inconfortable et nécessaire, imparfaite et fébrile, dure et joyeuse. Une adresse à chacun, une affirmation du corps et de l'âme, un rendez-vous avec soi-même."

RTBF - Dominique Mussche - 14.03.2019

"Au bout du tunnel, la lumière : entre récit fantastique et chronique médico-réaliste, Angèle Baux Godard a trouvé le ton juste pour raconter son combat et sa victoire sur les traumatismes enfouis. Elle a trouvé en Clément Goethals un complice qui lui insuffle un rythme haletant et une manière très personnelle de danser ses mots."

LE SOIR - Catherine Makereel - 18.03.2019

"« *Qu'est-ce qui fait qu'on continue ?* » C'est surtout cette question qui résume L'EMPREINTE DU VERTIGE. La pièce d'Angèle Baux-Godard a beau creuser une histoire

très personnelle [...], elle tisse finalement un récit à portée universelle sur la résilience, l'introspection, le chemin vers une réconciliation avec soi et avec les autres."

LE SURICATE MAGAZINE - Camille Neyrinck - 21.03.2019

"Une énergie incroyable dégagée sur la scène, une tension basculant entre calme et tempête, le tout rythmé par un chef d'orchestre de l'ombre et un texte poignant, parsemé de notes d'humour. L'empreinte du vertige est un texte sans tabous, la parole de la femme libérée sur une sexualité complexe et le parcours chaotique de l'appropriation de son corps. Les deux acteurs créent un cocon intime, loin de tous malaises, qu'il est plaisant de partager, où la perte du personnage principal nous renvoie parfois à nos propres questionnements."

Revue de presse complète sur demande

CONDITIONS TECHNIQUES

Durée

1h10

Dimensions minimales

Ouverture: 8m

Profondeur: 6m

Hauteur: 4,5m

Montage

Jour J

REPRÉSENTATIONS

Saison 2018-2019

08 > 31.03.2019 : Théâtre des Martyrs (Bruxelles - BE)

04 > 05.04.2019 : Comédie de l'Est (Colmar - FR)

Saison 2020-2021

Disponible à la tournée (nous contacter)

Saison 2021-2022

08 > 12.03.2022 : Théâtre de la Vie (Bruxelles – BE)

Tournée en cours de construction

CONDITIONS FINANCIÈRES

Nous contacter

CONTACTS

ARTISTIQUE

Angèle Baux Godard

angele.baux.godard@gmail.com

0032 473 22 99 62

DIFFUSION

Claire Alex

claire.alex44@gmail.com

0032 499 62 76 00

RÉGIE GÉNÉRALE

Amélie Géhin

amelie.gehin@gmail.com

0032 4 71 74 94 44



L'EMPREINTE DU VERTIGE
ANGÈLE BAUX GODARD / CLÉMENT GOETHALS
CIE FACT

REVUE DE PRESSE

FACT

03.04.2019 Interview d'Angèle Baux Godard - Screenshot - Radio Panik (Palmina Di Meo)

http://www.radiopanik.org/emissions/screenshot/education-et-animation/?fbclid=IwAR2Ex308n4eQdUnOcvBSndmsDoMFY6CeRjybulBnVHY_GhLgVweSBp-ZQR4

13.03.2019 Critique La Conspiration des planches - Radio Campus (Elysabeth Loss)

http://public.radiocampus.be/190313_cdp.mp3

de 01'59 à 09'45

14.03.2019 Emission Le Courrier Recommandé - BXI (David Courrier)

<https://bxi.be/emission/lcr-angele-baux-godard/>

26.03.2019 Jour de première - RTBF (François Heureux)

https://www.rtbf.be/auvio/detail_avant-premiere?id=2476400&fbclid=IwAR25AOLijOoOt2cifM02zgtQX6bJl0cosn0CeW7eEp8GrEXzjiLx-ScyXDc

Les coulisses de la création - Rideau de Bruxelles - interview de l'équipe

https://vimeo.com/319430943?fbclid=IwAR0ec23L3GCmBDbpfVdywtPAwll3dGdjp3F4349wdVnrg4Bap_Ai2hb7Y4Y



demandez le programme

Un Sursaut vital

L'Empreinte du vertige | Théâtre des Martyrs



Mercredi 13 mars 2019, par [Jean Champion](#)

"Victime d'une pathologie méconnue du grand public et d'un acte pédophile, j'ai passé mon enfance dans le silence et le combat, pour trouver la paix et la joie." C'est en découvrant que de nombreuses "soeurs de chagrin" avaient vécu la même histoire qu'Angèle Baux Godard a décidé d'écrire "L'Empreinte du vertige". A travers ce voyage fantasmagorique, elle évoque ses troubles, son incapacité à rencontrer l'autre pleinement et s'attaque à un tabou qui emprisonne la sexualité féminine.

"Ca commence par un choc. Tête contre le volant, au milieu de la route". Elisa, 29 ans, vient de percuter une immense panthère. Pétrifiée, elle tente de reprendre la route, mais cette collision déclenche une **remontée de souvenirs**. Elle se retrouve, à dix-sept ans, prisonnière d'un **malaise envahissant**, qui l'oblige à renoncer à de brillantes études. Elle revoit aussi la fillette de quatre ans, blessée dans un jeu d'enfants. Elisa décide de ne pas rentrer chez elle. Pourtant, ce soir, elle devrait fêter les quatre ans de sa fille Jade. Mais elle **a besoin de lâcher prise**. Soutenue par la musique entraînante de Jérémie David, elle prend la direction du sud. Quel sud ? Peu importe. Le moteur crache une fumée noire, des poils de panthère puis rend l'âme. Elle repart vers "la" mer. Il lui faut un "ailleurs", pour raconter ce qui l'a coupée du monde et ... **se découvrir**.

Elisa est impénétrable. Son corps souffre de vaginisme. Lassée d'être auscultée, analysée par une flopée de spécialistes, elle se défoule, **en débitant** le jargon médical qui décrit cette pathologie. Son esprit, lui aussi, **se refuse au partage**. Incapables de lire dans ses pensées, ses parents, qui voudraient l'aider, avouent leur impuissance. Lorsque ses copines, qui prennent plaisir à confronter leurs expériences sexuelles, l'invitent à témoigner, Elisa **cache sa honte** par une plaisanterie. Pendant quatre ans, "l'amoureux" lui fait espérer par sa patience, par sa douceur qu'elle pourra surmonter ses frustrations. Et puis découragé, la quitte. Une question la taraude : **pourquoi continuer ?** Guettée par la dépression, elle se bat, change de thérapeutes, de méthodes. Certaines comme l'E.P.D.M. ont l'air farfelu. Pratiqués avec persévérance, les exercices de kiné pelvienne lui redonnent espoir...

Maîtrisant remarquablement un texte qui mêle **cris du coeur, observations ironiques et images surréalistes**, Angèle Baux Godard mène le jeu fougueusement. Elle ne se penche pas avec complaisance sur son drame, mais le revit crânement. On se laisse emporter par sa **vitalité** et son **désir d'aimer**. Cependant les passages poétiques, oniriques créent une **distanciation**. Tout comme la présence du musicien. Jérémie David joue le rôle d'un ami imaginaire, un partenaire de résilience. Par sa **bienveillance**, il confirme que l'on s'en sort par l'**altérité**. Ses interventions musicales pimentent le récit, suggérant des bruits de voiture, la traversée d'une forêt

ou... les battements du coeur d'Elisa. La mise en scène fluide de Clément Goethals fait également **appel à l'imaginaire** du spectateur, aux symboles. Pas de décor concret, sauf sur le sol, un carré blanc qui deviendra le cadre du dévoilement.

Ce spectacle brille par sa **délicatesse**. Même si elle est révoltée par le silence et l'ignorance qui pèsent sur le vaginisme, l'auteure ne se lance pas dans des revendications féministes. Son témoignage sans fausse pudeur révèle sa **fragilité** et son **courage**. Face au gouffre, Elisa est saisie de vertige, mais elle s'accroche à la vie et aux autres. Son passé douloureux s'estompe, lui permettant de rêver au bonheur de Jade.

[Jean Campion](#)

www.demandezleprogramme.be

"L'Empreinte du vertige", histoire d'une résilience

MARIE BAUDET Publié le jeudi 14 mars 2019 à 10h08 - Mis à jour le jeudi 14 mars 2019 à 12h10

CRITIQUE



SCÈNES Angèle Baux Godard livre une performance rock et onirique : une quête de soi au risque du souvenir, levant le voile sur un mal encore tabou, le vaginisme. Une production de la Cie FACT, du Théâtre des Martyrs et du Rideau de Bruxelles.

"Ça commence par un choc." Un détour en voiture, un impact. Elisa percute une gigantesque panthère. La voilà projetée à la fois vers l'avant, dans un road trip fantasmagorique, et dans le monde chahuté de son passé. Elle a 17 ans et la mélancolie pour compagne. Hypokhâgne et Xanax. Elle a 19 ans. Sa chambre d'étudiante absorbe jour et nuit les néons d'un panneau publicitaire. Elle dort jusqu'à 18 heures par jour. Elle a 19 ans et reçoit comme un uppercut les mots du médecin: "pathologie" et "vaginisme", cette contraction réflexe et involontaire des muscles du plancher pelvien rendant impossible toute pénétration. "Impénétrable", se dit-elle, se définit-elle. Elle a 29 ans, un compagnon et une fille qui l'attendent, mais elle suit le panneau qui indique Le Sud, et roule.

Elle a 4 ans et monte le grand escalier dont les marches craquent.

"Les souvenirs, tu les repousses autant que tu les cherches"

Des souvenirs, en voilà encore. L'amoureux et sa patience, sa douceur, l'amour qu'ils font en l'inventant, l'espoir que tout change lorsque, avec lui, "mes pieds foulent un nouveau sol". La découverte des thérapies par EMDR (intégration neuro-émotionnelle par les mouvements oculaires). Les perspectives et le découragement. Les conversations avec les copines sur les premières fois, les réponses ou les évictions, d'une pirouette, d'une plaisanterie qui un instant éloigne la honte.

Elle a 4 ans et danse, les cheveux tournoyant au son de la guitare de Sal.

Elle a 23 ans, elle s'obstine, elle s'accroche, elle rechigne parfois mais suit les consignes de la kiné du périnée. Travaux pratiques et carnet de bord: progrès minuscules, stagnations, rebuffades, avancées enfin.

Précision, autofiction, interaction

L'autrice et actrice Angèle Baux Godard est partie, pour *L'Empreinte du vertige*, de parcours de femmes qui lui ont semblé "faire un travail de résilience à travers l'art et qui pourtant se sont donné la mort", à l'image de la poétesse Sylvia Plath. Quant au point d'accroche, "ce fut mon histoire et celles de femmes ayant traversé ma vie", dit-elle dans un entretien. C'est bien d'un parcours de résilience qu'il s'agit dans cette création où elle aborde avec délicatesse et puissance le tabou du vaginisme.



Angèle Baux Godard et Jérémy David, l'autrice-actrice et le musicien-partenaire. © Serge Gutwirth

Sans être documentaire, ni même militant, le spectacle n'éluide pas certaines descriptions très précises. Quant à l'autofiction, la jeune femme la traite avec une heureuse distanciation, tant dans l'écriture, marquée à la fois par la poésie et l'oralité – le *spoken word* de la Beat Generation jadis ou d'une Kate Tempest aujourd'hui – et par l'interaction avec son complice Jérémy David, musicien et comédien. Celui-ci incarne l'altérité tout autant que l'"ami imaginaire" de cette Elisa en quête d'elle-même. Sa batterie, au centre du carré blanc de l'ère de jeu, rythme le verbe, l'accompagne, le précède. De la cohésion au chaos, en allant vers l'horizon.

Fragile, forcément fragile puisqu'il remonte à la blessure originelle, le spectacle recèle cependant une force immense, organique, tellurique. La mise en scène de Clément Goethals, toute en précision et en énergie, canalise et galvanise celles des deux protagonistes. Poétique, voire onirique, mais aussi rock et brut, *L'Empreinte du vertige* est une traversée inconfortable et nécessaire, imparfaite et fébrile, dure et joyeuse. Une adresse à chacun, une affirmation du corps et de l'âme, un rendez-vous avec soi-même.

-
- **Bruxelles, Rideau @Martyrs (petite salle), jusqu'au 31 mars. Durée: 1h15.**
 - **Rencontre thématique le samedi 16 mars après la représentation (avec l'équipe du spectacle et la psychanalyste et professeure Marie-Jeanne Segers). Bord de scène avec l'équipe du spectacle après la représentation du mardi 26 mars.**
 - **Infos & rés.: 02.737.16.01, www.rideaudebruxelles.be ou 02.223.32.08 et www.theatre-martyrs.be**

"L'empreinte du vertige" aux Martyrs, le récit haletant d'une résilience



L'empreinte du vertige - © serge gutwirth

Dominique Mussche

CRITIQUE

Une batterie brille de tous ses feux au centre du plateau - pas d'autre décor ni accessoire, sinon une guitare et cet autre instrument, pareil à une voile suspendue, qu'on entendra vibrer - et l'on devine d'emblée que la musique jouera un rôle essentiel dans le spectacle. En effet, dès les premiers mots de la comédienne et auteure Angèle Baux Godard, "*ça commence par un choc ...*", Jérémy David répercute violemment l'information sur ses percussions. Il accompagnera toutes les péripéties et méandres de l'étrange récit qui nous sera conté, depuis les doux frottements des balais jusqu'aux frappes dramatiques des baguettes. Avec ses notes, il dira peut-être ce que les mots parfois n'osent exprimer.

Le choc en question n'est pas banal. Elisa rentre chez elle, au volant de sa voiture. Sa fille Jeanne et son mari l'attendent. Et puis soudain, elle percute dans la nuit ... une panthère ! Cette image onirique n'en cache-t-elle pas une autre, plus sordide ... ? Elisa enfant ou adolescente aurait-elle été agressée, violée ... ? Ce choc l'amène à se replonger dans ces années-là, un voyage dans le temps parallèle à ce *road movie* fantasmagorique vers le Sud qui la détourne du chemin rassurant de la maison familiale.

Depuis quelques années, le discours sur le corps féminin s'est libéré, mais il reste des tabous, et le vaginisme en est un. "*Impénétrable*" ... A dix-sept ans, Elisa découvre, en même temps que son mal-être - "*je suis fatiguée d'être moi*" - ce blocage qui l'empêche d'avoir une relation amoureuse épanouie, et la honte qui en découle. Mais le qualificatif est à double sens et désigne aussi la part d'inconnu qui se cache en chacun de nous, les traumatismes tus ...

Elisa tombe amoureuse, mais la culpabilité la ronge car sa "maladie", au-delà du trouble physique, suscite aussi des interprétations psychologisantes : ne révèle-t-elle pas une difficulté à rencontrer l'autre pleinement ? "*Je reste inaccessible sous ma cloche de verre*" dira-t-elle. "*L'empreinte du vertige*" est notamment le récit, teinté d'humour, de son infatigable tournée des médecins, kinés et autres thérapeutes de la dernière chance comme ceux qui pratiquent l'EMDR basée sur les mouvements des yeux.

Au bout du tunnel, la lumière : entre récit fantastique et chronique médico-réaliste, Angèle Baux Godard a trouvé le ton juste pour raconter son combat et sa victoire sur les traumatismes enfouis. Elle a trouvé en Clément Goethals un complice qui lui insuffle un rythme haletant et une manière très personnelle de danser ses mots.

EN PRATIQUE

"L'empreinte du vertige" d'Angèle Baux Godard

Mise en scène et scénographie : Clément Goethals

Avec : Angèle Baux Godard (comédienne) et Jérémie David (musicien)

[A voir au Théâtre des Martyrs \(Production du Rideau de Bruxelles\) jusqu'au 31 mars](#)

L'empreinte du vertige : Quand les voies du vagin sont impénétrables

Mis en ligne le 18/03/2019 à 13:53

Par Catherine Makereel

Angèle Baux-Godard aborde un sujet tabou : le vaginisme. Au-delà de la pathologie et de ses implications physiques, il s'agit aussi d'interroger la résilience, le rapport aux autres ou à la honte, l'impudeur ou encore les diktats du plaisir. Beau et fort !

[Jusqu'au 31 mars au Théâtre des Martyrs \(Bruxelles\)](#)



« *Qu'est-ce qui fait qu'on continue ?* » C'est surtout cette question qui résume *L'empreinte du vertige*. La pièce d'Angèle Baux-Godard a beau creuser une histoire très personnelle autour de son combat pour guérir du vaginisme, pathologie psychophysiologique provoquant une contraction réflexe et involontaire des muscles du plancher pelvien rendant impossible toute pénétration au risque de provoquer de vives douleurs, elle tisse finalement un récit à portée universelle sur la résilience, l'introspection, le chemin vers une réconciliation avec soi et avec les autres.

Décidément, le théâtre n'a plus froid aux yeux en matière de démystification de la sexualité féminine ! Après *Ménopausées*, c'est le Rideau qui nous confronte à un aspect sensible et tabou des relations sexuelles chez la femme. En retraçant son parcours d'enfant blessée,

d'adolescente désorientée, et de jeune femme privée de jouissance, Angèle Baux-Godard n'hésite pas à détailler les dysfonctionnements de son périnée ou les exercices pratiques de kiné pelvienne qu'elle a dû endurer.

Pourtant, la pièce ne sombre jamais dans un voyeurisme vulgaire ou une impudeur brutale. Au contraire, mise en scène par Clément Goethals et accompagnée par le musicien Jérémie David, la comédienne transforme cette matière autobiographique en confession troublante doublée d'un road-trip fantasmagorique. A ses côtés, sur le chemin de la reconstruction, on croise une panthère mythologique, une mer consolatrice, des réminiscences elliptiques et des amoureux plus ou moins compréhensifs.

A la batterie ou à la guitare, Jérémie David sculpte les mots, souligne les accès de mélancolie ou accentue les bouffées de rage. Ses notes furieuses ou oniriques contribuent à remuer en nous les traumatismes, les doutes, la honte ou l'espoir.

Études avortées en Hypokhâgne, antidépresseurs, résurgence du souvenir – pourtant scrupuleusement enfoui – d'un viol, expériences sexuelles ratées, découverte des thérapies par EMDR (intégration neuroémotionnelle par les mouvements oculaires), incompréhension des parents ou des amies, progrès indicibles : Angèle Baux-Godard nous happe dans son récit, interroge le fait d'être « impénétrable », invente d'autres façons d'aimer, questionne les blessures invisibles. Le tout dans un impressionnant et libérateur abandon. A force de frôler un plateau couvert de poussière de craie, son visage et ses habits retiennent l'empreinte de ses élans et déséquilibres. L'empreinte de ses vertiges.



L'empreinte du vertige : un texte poignant qui donne le vertige

© 21 mars 2019 Camille Neiryck Théâtre 0



De Angèle Baux Godard, **mise en scène de** Clément Goethals, **avec** Angèle Baux Godard et Jérémie David. Du **8 au 31 mars 2019** au **Théâtre des Martyrs** (en coproduction avec le **Rideau de Bruxelles**).

Ça part d'un vide. Un quelque chose que la société nous impose comme une *essentialité*, et si on ne l'a pas, comme un manque à combler. C'est tantôt le côté instinctif, tantôt l'acte poétique de l'amour. C'est cette impossibilité de répondre aux normes que l'on nous impose, c'est cette recherche constante de « totalité ».

Alors, ça continue sur un roadtrip. Sur une recherche, sur une vie qu'on retrace pour comprendre où et quand le vide s'est créé, sur une aventure folle au-dedans et au-dehors, sur des métaphores incomprises d'un mal qu'on percute, qui nous suit, que l'on finit par adopter comme un étranger qui nous sourit.

Mais Jean-Paul, l'enfer, c'est les autres. C'est les préjugés, la peur d'être moqué, l'angoisse de leurs regards, cette sensation lassante de solitude, cette absence de soutien de la part du monde, cette parole qu'on ne sait que trop peu libérer, cet acte inconcevable et indicible qui conduit à l'essoufflement de soi-même...

La solution n'est pourtant qu'en soi-même. Dans la force mentale, dans le temps qu'on se donne, dans l'écoute qu'on s'accorde, dans la persévérance. C'est l'empreinte du vertige, de et par Angèle Baux Godard, accompagnée par Jérémy David.

Une énergie incroyable dégagée sur la scène, une tension basculant entre calme et tempête, le tout rythmé par un chef d'orchestre de l'ombre et un texte poignant, parsemé de notes d'humour.

L'empreinte du vertige est un texte sans tabous, la parole de la femme libérée sur une sexualité complexe et le parcours chaotique de l'appropriation de son corps. Les deux acteurs créent un cocon intime, loin de tous malaises, qu'il est plaisant de partager, où la perte du personnage principal nous renvoie parfois à nos propres questionnements.

Ça se termine sur un équilibre enfin atteint.

BB

LE BRUIT DE BRUXELLES : CULTURE & LIFESTYLE À BRUXELLES

CRITIQUE SPECTACLES THÉÂTRE VOTRE WEEK-END À BRUXELLES

« L'EMPREINTE DU VERTIGE ». TABOU : ALLER AU FRONT AVEC FINESSE !

BY REDACTIONBB

21 MARS 2019



CRITIQUE. « L'empreinte du vertige », écriture d'Angèle Baux Godard; mise en scène : Clément Goethals ; jeu : Angèle Baux Godard & Jeremy David – Au Théâtre des MARTYRS à Bruxelles jusqu'au 31/03/ 2019 (Co-production Théâtre des Martyrs / Le Rideau de Bruxelles).

La forme. Une performance théâtrale entre réalisme et conte : l'histoire d'une résilience, au-delà des tabous.

Élisa doit rentrer chez elle, un événement important l'attend. Jeanne, sa fille, et son mari y sont déjà. Elle est au volant de sa voiture, et soudain, percute une... panthère ! Le choc l'amène à dévier de son parcours initial pour continuer son chemin vers le Sud. Les souvenirs se bousculent dans sa tête. Elle retrace son enfance, et toutes les autres facettes de sa vie jusqu'à la femme qu'elle est devenue. Un récit étrange, teinté de suspens, ... un drame ? Que va-t-elle révéler, de quoi va-t-elle prendre conscience ? Un voyage vers le passé, un pas vers l'avant, peut-être... une résilience ? Des mots qui percutent, marquent et guérissent.

L'auteure, les comédiens : Angèle Baux Godard dit avoir « vomé le texte » : le « vaginisme » cette pathologie dont on parle peu, est incomprise alors que son déclenchement a de multiples sources. Sujet tabou, il peut traumatiser et angoisser celles qui en souffrent, parfois, durant des années. Suite à des lectures approfondies et après avoir interviewé de nombreuses femmes, Angèle s'y intéresse de près. Tant et si bien qu'elle décide d'écrire un texte s'inspirant du vécu de ces femmes qu'elle a rencontrées, mais surtout écoutées, puis de le jouer. Et pour se faire, elle va s'entourer d'une très belle équipe, dont, entre autre, le musicien et compositeur Jeremy David (*), et Clément Goethals (**), pour la mise en scène (Goethals avec qui elle collabore d'ailleurs étroitement). David est sur scène avec Angèle. Une présence importante. Il brille alors même qu'il ne prononce pas un mot. Tout est dans le regard, dans les gestes, dans la musique où le son se mélange aux couleurs des sens : batterie, guitare, objets et autres instruments surprenants. Ce musicien étonnant va créer sur scène, avec l'excellente Angèle Baux Godard, une ambiance tout en douceur, en tendresse, mais aussi des moments énergiques et forts, qui maintiendront le public presque sans souffle, pour ne pas faire de bruit et ne rien perdre de l'histoire. Angèle raconte Élixa passant par diverses phases de sa vie, dans le désordre pour mieux comprendre où et quand Élixa en est arrivée là.

À travers ce texte, l'auteure met la lumière sur le sentiment de culpabilité ressentie par la femme après une agression ; le sentiment que lui fait ressentir l'entourage ; la difficulté de parler après le drame ; la souffrance et les non-dits ; et surtout la « honte ». Une honte qui est « partout » selon l'artiste, « il ne concerne pas que l'agression sexuelle ou une pathologie comme le vaginisme mais aussi l'impuissance, le glamour, le jeunisme, le rapport à l'échec » (propos recueillis par Juliens).

La mise en scène : Pour le jeune Clément Goethals, qui signe cette belle mise en scène avec la complicité d'Angèle, il s'agit d'un « entre-deux » : une histoire qui tient à la fois d'un conte et d'une réalité. Il y mêle douceur et tendresse sans pour autant minimiser le côté dramatique de l'histoire. Un décor simple pour ne pas créer trop de distance avec les mots d'Angèle. Un travail sur l'évocation ; un paysage où matières, ombres et lumières, créent un suspens entre humour, drame, douceur, poésie, musicalité. Un côté un peu "ring pour aider à parler" nous dit Clément, "plus dans l'ordre du conte pour permettre de respirer rythmiquement et éviter de tomber dans la revendication ou le one-man-show. L'ensemble provoque chez le spectateur une infinie envie d'empathie pour Élixa.

Le débat : Après la performance, une rencontre thématique animée par Cédric Juliens (***) a eu lieu entre le public, les acteurs/auteure/metteur en scène et Marie-Jeanne Segers, psychanalyste, professeure émérite de l'Université Saint-Louis et auteure de deux ouvrages : « De l'exil à l'errance » et « Lettre à un jeune clinicien ». Les thèmes abordés ont bien évidemment tourné autour du contexte de la pièce, le vaginisme ; sur la question du « corps féminin », le « corps intime » ; la question de la résilience et du « Comment peut-on continuer à vivre et dépasser l'adversité de la vie justement ? ».

« Résilience, un mot qui vient de la conscience, un mécanisme de la volonté de vivre. De cette pièce, on sort guéri » nous dit Marie-Jeanne Segers.

« L'empreinte du vertige » : « *C'est parler pour la femme qui ne parle pas* » nous dit encore Marie-Jeanne Segers. J'y vais !

Julia Garlito Y Romo

Scénographie : Clément Goethals / Assistante scénographie : Hélène Beutin / Stagiaire scénographie : Nathalie Moisan / Création lumières : Amélie Géhin / Création sonore : Jérémy David / Création costumes : Marine Vanhaesendonck / Conseil maquillage : Sarah Guinand / Chargé de production : François Gillerot / Chargée de diffusion : Claire Alex / Photographies : Serge Gutwirth



demandez le programme

« L’empreinte du vertige » rencontre avec Angèle Baux Godard

L’Empreinte du vertige | Théâtre des Martyrs

Samedi 23 mars 2019, par [Palmina Di Meo](#)

« L’empreinte du vertige », un texte écrit et joué par Angèle Baux Godard accompagnée de Jérémy David. Une partition à deux voix qui explore les non-dits, les jeux de miroirs au rythme des étapes de la vie. Un choc émotionnel qu’Angèle B. Godard met en musique avec dextérité et puissance évocatrice. Un très beau spectacle mis en scène par Clément Goethals.

« *L’empreinte du vertige* » est un texte que tu as écrit dans quelle intention ?

Angèle Baux Godard : Le thème c’est la résilience, comment se remettre d’un traumatisme, d’un choc, comment la vie reprend le dessus. Plus particulièrement dans l’empreinte du vertige, c’est l’histoire d’une femme qui en sortant du travail percute, en pleine ville, une panthère noire. Et de ce choc incongru, elle décide de ne pas rentrer chez elle. Elle va parcourir toute son adolescence et une partie de son enfance à travers une pathologie féminine qui s’appelle « le vaginisme » qui est une incapacité à être pénétrée. Il s’agit d’une contraction des muscles du vagin qui provoque une douleur pendant la pénétration et qui pour moi a été la symbolique de l’incapacité à rencontrer l’autre totalement. Au long de ce voyage, elle est accompagnée par un ami imaginaire, un musicien.

Qu’est-ce qui t’a donné envie d’écrire sur le vaginisme (et à ce propos tu parles de honte par rapport à ce sujet) ?

Angèle : Cette pathologie est très répandue et on n’en parle pas beaucoup. Enormément de femme en sont atteintes et souvent, elles ne savent pas que cela porte un nom, que cela se soigne et que ce n’est pas grave. D’où l’impulsion d’écrire à ce sujet. Concernant la honte, de manière sous-jacente, la place du corps par rapport à la normalité, à la sexualité, au fait de prendre sa place, c’est un sentiment courant encore aujourd’hui. Il y a des femmes qui pensent que ce n’est pas normal, que c’est de leur faute.

L’héroïne de la pièce, après le choc avec la panthère, ne rentre pas chez elle alors même qu’elle devrait fêter l’anniversaire de sa fille. Une prise de conscience liée à cet événement ?

Angèle : C’est à double sens évidemment. J’ai travaillé l’écriture en suivant des chemins parallèles sur des résonances. Est-ce le choc qui provoque la prise de conscience ? Est-ce la prise de conscience qui provoque le choc ?

Je ne donne pas de réponse et le fait d’avoir évoqué un anniversaire précis, celui de sa fille, cela vient de lectures qui montrent que souvent le premier départ de chez les parents est un moment

où quelque chose se cristallise. C'est pareil pour les mères à la naissance de leur propre fille ou à un âge précis de leur propre fille. J'avais envie de faire coïncider cet anniversaire et ce départ dans la pièce. L'anniversaire de sa fille est un moment clef, un peu le miroir de ce qu'elle a été en tant que femme.

Pourquoi ce choix du symbole de la panthère noire ?

Angèle : J'ai toujours du mal à répondre à cette question. Cela s'est fait instinctivement. Mais je pense qu'il y a un inconscient collectif sur les animaux. C'est après coup que je suis allée voir quelles étaient les symboliques de la panthère et j'ai pris conscience de ses représentations en tant que prédateur mais aussi en tant que figure protectrice (quand on pense à Moogly par exemple). Pour moi, c'est un espace de projection possible et d'ailleurs avec le metteur en scène du spectacle Clément Goethals, on s'est posé la question de savoir s'il fallait la représenter, comment la faire apparaître sur scène ou n'était-ce qu'un espace de projection pour les autres. En écrivant la pièce, tout se croisait, le fait que la panthère c'est elle-même mais c'est aussi le danger, l'inconnu, et c'est aussi le rapport à sa propre animalité et son instinct. Tout ce qui traverse le personnage vient se cristalliser dans cet animal.

La musique en live était-elle déjà un support au moment de l'écriture ?

Angèle : Dans le texte, il y avait un personnage qui s'appelle l'Autre, l'ami imaginaire d'Élisa qui joue de la batterie. Mais au plateau, tout ce qui s'est créé avec cette batterie a été le travail de Clément. Des choix ont été faits en direct bien que cela reste de l'ordre du fictionnel dans la pièce. J'ai toujours eu le désir, - et avec Clément on a de suite été d'accord là-dessus -, de faire en sorte que l'instrument soit un élément suggestif sur le plateau. Au début, il m'a dit : « Qu'a-t-on besoin de plus qu'une comédienne et d'un verre d'eau ? ». À partir de là, on a créé ce spectacle où la batterie est un peu ce verre d'eau, toujours dans la suggestion, en se demandant : " comment cette batterie peut-elle se balader sur le plateau et faire travailler l'imaginaire du spectateur ? Le spectateur y projette ce qu'il veut." Clément est aussi le scénographe du spectacle et la batterie a été notre aire de jeu.

Quel est le rôle exact de l'Autre ?

Angèle : Quand j'ai commencé à écrire la pièce, je l'ai appelé l'Autre car pour moi la réponse à la question « Qu'est-ce qui fait qu'on continue face à des traumatismes ? », c'est l'altérité. J'avais envie de la représenter sur le plateau et l'Autre, c'est autant cet ami imaginaire que l'altérité de manière plus vaste, c'est le monde extérieur, ce qui confronte, autant les intempéries externes que la part inconnue d'elle-même, et des personnages précis comme « l'amoureux » ou « l'inconnu » et c'est aussi cette zone où on peut se projeter car nous sommes tous les miroirs les uns des autres. Il fallait que le personnage d'Élisa soit confronté à autre chose mais aussi à un miroir. J'ai choisi un metteur en scène masculin et un partenaire masculin sur le plateau car pour moi, c'est dans le dialogue homme/femme qu'on avance (même s'il est important de parler entre femmes et entre hommes), je trouve que c'est dans le partage et dans la circulation que les choses évoluent et dans la pièce, je parle de manière sous-jacente de plusieurs modèles masculins auxquels je voulais rendre hommage, à des hommes dont on parle peu et qui nous soutiennent... et qui sont curieux... et qui s'intéressent.

Propos recueillis par Palmira Di Meo

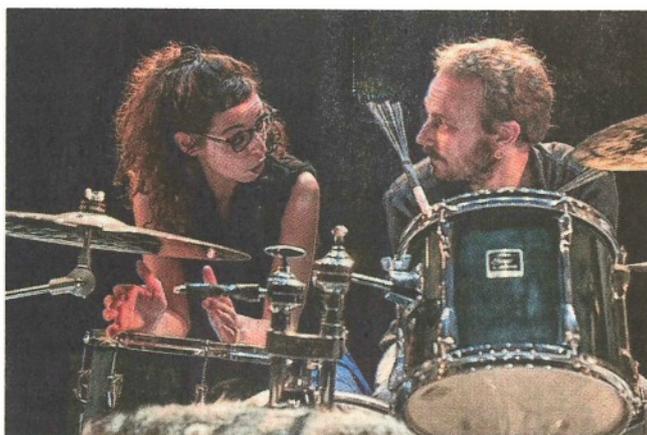
SPECTACLES A la Comédie de l'Est

Paroles de femme

Comment parler de ce qui est enfoui au fond de soi ? Comment parler de sexualité quand on éprouve les pires difficultés à l'assumer ? Angèle Baux Godard a relevé le défi en écrivant et en interprétant un spectacle coup de poing, *L'Empreinte du vertige*, donné à la Comédie de l'Est colmarienne.

PAS DE DÉCOR mais un espace blanc au milieu duquel trône une batterie : coup de cymbale et voilà le récit halluciné d'une enfance et d'une adolescence meurtries qui, à coups de flashback, se perpétuent jusque dans les moindres détails de la vie d'adulte.

Récit à la fois onirique et bien réel décrivant dans une langue d'aujourd'hui le combat autour du vaginisme, cette pathologie peu connue provoquant une contraction involontaire des muscles du plateau pelvien.



Angèle et son alter ego musicien. DOCUMENT REMIS -PHOTO SERGE GUTWIRTH

Parcours du combattant pour cette « impénétrable » qui cherche la guérison par tous les moyens. Dépression, difficultés relationnelles et sexuelles, alcool, traitements alternatifs... Le voyage vers la résilience ressemble à une liste à la Prévert, road-trip à coups d'antidépresseurs, moqueries, tout y passe, sauf le

pathos ou l'apitoiement sur soi. Car Angèle est mue par une belle énergie et sa logorrhée se conjugue souvent au second degré. À ses côtés, le regard bienveillant d'un musicien accompagne le parcours sans aucun parti pris, se contentant d'appuyer les effets. Caisse claire, toms et cymbales font vibrer la salle en-

tière jusqu'au moment où le musicien brise symboliquement le carcan de la maladie.

Spectacle minimaliste, impact maximum

Pour ce faire, il détricote les éléments de son instrument qui s'ouvre alors comme les pétales d'une fleur de printemps. Le processus de la résilience est en marche et Jérémie David dispose les fûts de la batterie sur tout l'espace scénique. Une nouvelle harmonie scénographique se fait jour et l'archet ainsi que les cordes de guitare interprètent une tout autre musique.

Spectacle minimaliste pour un impact maximum, *L'empreinte du vertige* repose sur les épaules du jeu d'acteur, conjuguant force débridée et enthousiasme communicatif. Un théâtre qui ouvre les yeux sur le monde et qui, sans voyeurisme ni condescendance, dégage un délicieux parfum de résilience ! ■

Dominique FEIG

Le théâtre est-il à la hauteur de ses auteurs ?

Parmi les plus belles plumes de nos scènes, les prix Maeterlinck ont sacré Angèle Baux-Godard meilleure autrice de l'année. L'occasion de faire le point sur un secteur, l'écriture belge, en pleine mutation.

CATHERINE MAKEREEL

Ils et elles s'appellent Céline Delbecq, Vincent Lécuyer, Louise Emò, Axel Cornil, Marie Henry, Alex Lorette. Ils et elles composent la nouvelle vague d'une espèce qu'on croyait en voie d'extinction : les auteurs de texte. Après plusieurs années d'un théâtre belge francophone obsédé par les écritures de plateaux – soit ces pièces qui s'écrivent à même la scène, souvent en collectif –, la forme narrative fait un spectaculaire come-back, remettant au goût du jour ces écritures accouchées dans la solitude par un auteur qui travaille sa langue, son rythme, son histoire.

Au Rideau de Bruxelles, où l'on a découvert *L'empreinte du vertige* d'Angèle Baux-Godard, sacrée meilleure autrice par les prix Maeterlinck (lire le palmarès ci-contre), le directeur Michael De-launoy confirme cette tendance. « Nous recevons énormément de textes », explique celui qui dirige un théâtre spécifiquement dédié aux auteurs belges vivants. « Rien que pour notre bourse d'écriture, nous avons reçu 150 candidatures. C'est la preuve qu'il y a un vivier, une dynamique. » Si la crème de la crème de ces nouvelles écritures trouve ensuite son chemin sur certaines scènes, il manque encore d'un relais structurel pour transformer ce timide mouvement en un mécanisme vertueux qui permettrait d'exporter nos auteurs à l'étranger.

12.000 euros en Flandre, 1.500 en Wallonie

Plusieurs facteurs expliquent ce blocage. Le vocabulaire utilisé dans les contrats-programmes, d'abord. Là où autrefois y figurait l'obligation de monter des auteurs belges francophones, la mission a subtilement évolué dans sa définition, relevant désormais de la promotion des « écritures » au sens large. « De nombreux théâtres en ont profité pour interpréter cela comme une politique en faveur des écritures de plateau, non textuelles, liées à la danse, etc. », analyse Frédéric Young à la SACD. Résultat : moins d'attention accordée au texte, ce qui a entraîné d'autres mutations en cascade. On observe par exemple que les comités de lecture ont pratiquement disparu des théâtres, à l'exception du Rideau et du Public.

Autre conséquence, il est devenu quasiment impossible, en tant qu'auteur franc-tireur, de séduire un théâtre. « Aujourd'hui, si un auteur n'est pas lui-même metteur en scène, c'est com-



Angèle Baux-Godard a été sacrée meilleure autrice par les prix Maeterlinck, pour « L'empreinte du vertige ». © DR.

pliqué de trouver un théâtre où monter son texte », observe Clément Thirion, qui monte *Pink boys and old ladies* de Marie Henry à Mons actuellement. Sans compter qu'un auteur contemporain peut effrayer certains programmeurs, persuadés qu'un Shakespeare sera plus facile à vendre qu'une plume belge relativement inconnue. « Une écriture comme celle de Marie Henry est particulière. C'est barré, déconstruit. Ça peut faire peur. Alors nous avons dû faire des lectures publiques et des mises en espace pour convaincre. » A la SACD, on reconnaît que le mouvement des auteurs belges francophones repart à la hausse, mais on souligne aussi que les moyens ne suivent pas. « Dans l'audiovisuel, ils ont compris qu'il fallait investir dans l'écriture pour avoir de bonnes séries télé mais, dans le théâtre, il y a un manque criant de moyens », remarque Frédéric Young. « Paul Pourveur me disait un jour que pour une commande de texte, il est rémunéré 12.000 euros en Flandre contre 1.500 côté francophone. Quand on sait qu'il faut au moins trois mois pour écrire une pièce, on voit bien que ça ne marche pas. »

La plus grosse avancée féministe

Autrice depuis 2008, Céline Delbecq fait partie de nos plus prolifiques plumes. Elle prépare d'ailleurs une nouvelle création, *Cinglée*, qui se créera en octobre au Rideau de Bruxelles avant de tourner dans toute la Belgique. D'après elle, la dynamique actuelle ne constitue encore qu'un frémissement au regard du Québec ou de la France : « En Belgique, on est encore fort dans un théâtre de formes alors qu'en France ou au Québec, il y a un foisonnement de textes. C'est plus ancré dans la culture.



Coup double pour Myriam Saduis : meilleur spectacle et meilleure comédienne. © DR.

En France, il y a beaucoup plus de comités de lectures. Quand tu as fini un texte, il y a au moins 15 lieux à qui l'envoyer. Il y a aussi plus de festivals de lectures, comme le Jamais Lu à Montréal. Or, ce sont lors de ces événements que l'on rencontre des traducteurs, des metteurs en scène. C'est là que les liens se font », raconte celle dont la nouvelle pièce va se jouer en Haïti et au Mexique avant d'être adaptée au cinéma en France.

Attention, la Belgique n'est pas totalement dénuée de ce genre de tremplins. Le Centre des écritures dramatiques organise par exemple des résidences à Mariemont et le Rideau programme des lectures publiques au Rrrr Festival, mais les moyens restent encore largement insuffisants pour vraiment faire décoller nos auteurs à l'internatio-

nal et produire, comme en France, des Yasmina Reza ou Eric-Emmanuel Schmitt allégrement traduits et joués en Allemagne et ailleurs. La situation locale n'est pas désespérée pour autant puisque c'est dans le domaine de l'écriture que se joue la plus grosse avancée féministe de la scène. Là où les femmes sont encore largement écartées des postes de mise en scène ou de direction des institutions, elles explosent littéralement les quotas au niveau des auteurs. Alors que la génération précédente ne comptait que des hommes ou presque – citons Jean Louvet, Jean-Marie Piemme, Paul Pourveur, Serge Kribus, Paul Emond –, la génération actuelle s'avère joyeusement diversifiée avec, parmi les autrices, des styles aussi contrastés qu'Anne-Cécile Vandalem ou Myriam Leroy.

Le palmarès

Spectacle : *Final Cut* de Myriam Saduis.
Mise en scène : *L.U.C.A.* d'Hervé Guerrisi et Grégory Carnoli.
Spectacle de danse : *The Great He-Goat* de Nicole Mossoux et Patrick Bonté.
Spectacle de cirque : *La Vrille du chat* de la compagnie Back Pocket.
Spectacle d'humour : *Desperado* des collectifs Tristero et Enervé.
Spectacle jeune public : *#VU* de la compagnie Arts Nomades.
Seul en scène : *LEGS « suite »* de et avec Edoxi Gnoula.
Découverte : *Partage de Midi*, mise en scène d'Héloïse Jadoul.
Comédienne : Myriam Saduis (*Final Cut*)
Comédien : Hervé Piron (*Desperado* et *Crâne*).
Espoir féminin : Sarah Grin (*Partage de Midi*).
Espoir masculin : Pierre Gervais (*Ce qui arrive*).
Auteur/Autrice : Angèle Baux-Godard (*L'Empreinte du vertige*).
Scénographie : *Ce qui arrive* (Arié Van Egmond).
Réalisation artistique et technique : *Sylvia* de Fabrice Murgia.
Prix Bernadette Abrat : Isabelle Pousseur, metteuse en scène et directrice-fondatrice du Théâtre Océan Nord.



dossier
Le guide
des expos

musique
Victoria
Le second opus
des Dalton
Telegramme



scènes
Les duchesses de
Métagore
vous emmènent
en voiture

